

L'HISTOIRE.
COMÉDIE.
VINGT CINQUIÈME
PROVERBE.

CARMONTELLE, Louis Carrogis de (1717-1806)

1822

Texte établi par Paul FIEVRE mai 2019

Publié par Ernest et Paul Fièvre, Mai 2019

L'HISTOIRE.
COMÉDIE.
VINGT CINQUIÈME
PROVERBE.

de CARMONTELLE.

À PARIS, chez DELONGCHAMPS, LIBRAIRE RUE DE LA
FEUILLADE, n°2, près de la Place des Victoires.

1822.

PERSONNAGES

LA MARQUISE.
LA COMTESSE.
LE VICOMTE.
LE BARON.
L'ABBÉ DE FOND-GRAS.
LE COMMANDEUR DE CANTAC.
DUVAL, valet-de-chambre de la Comtesse.

La scène est chez la Comtesse.

*Nota : Extrait de PROVERBES DRAMATIQUES DE
CARMONTELLE précédé de la vie de Carmontelle (...),
chez DELONGCHAMPS libraire, Tome Premier, 1822.
pp. 279-288*

L'HISTOIRE

SCÈNE PREMIÈRE.

La Comtesse, Le Vicomte, Le Baron, La Marquise.

LA COMTESSE.

Passez donc là, Madame la Marquise.

LA MARQUISE.

Je suis ici à merveille.

S'asseyant.

LA COMTESSE.

Messieurs, vous avez là des sièges.

À la Marquise.

C'est bien à vous de venir de bonne heure comme cela.

LA MARQUISE.

Mais vraiment, j'avais bien peur de ne pouvoir pas sortir ; ma mère ne veut jamais fermer sa porte. Vous savez comme elle est ; heureusement, il n'est venu que des hommes : j'ai dit avant-qu'il arrive quelqu'un, je m'en vais m'échapper ; et je suis venue.

LE VICOMTE.

Je vous avertis, Mesdames, que si vous attendez la Vicomtesse, vous ne l'aurez pas si tôt.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc ?

LE VICOMTE.

Parce qu'elle ne finit jamais rien ; et puis le mariage de sa belle-soeur l'occupe ; elle ne sait plus ce qu'elle fait.

LA BARON.

Je ne savais pas qu'elle se mariât. Qui épouse-t-elle ?

LE VICOMTE.

Le comte de Florensac.

LA BARON.

Florensac ! Qu'est-ce que c'est que ce Florensac-là ?

LE VICOMTE.

Ma foi, c'est bien difficile à expliquer.

LA MARQUISE.

Je m'en vais le lui faire entendre en deux mots. Vous avez connu la grande Comtesse de Brindière, qui avait marié sa fille au Comte d'Hennevaux, qu'on appelait Casse-Tête, parce que c'était un braillard insupportable ?

LA BARON.

Oui, qui avait perdu un oeil à Philipsbourg.

LA MARQUISE.

C'est cela même. Eh bien, Casse-Tête avait une soeur qui était chanoinesse, et qui eut tout d'un coup trente mille livres de rente de sa tante Lamotte Bouroncourt.

LA BARON.

Oui, je sais bien tout cela.

LA MARQUISE.

Le Florensac qui épouse la belle-soeur de la Vicomtesse, est fils de la chanoinesse d'Hennevaux, mariée à Florensac, qui était, je crois, dans la marine.

LA BARON.

Non, dans la maison du roi.

LA MARQUISE.

Il me semble que c'est dans la marine.

LE VICOMTE.

Vous avez raison tous les deux. Il était dans la marine ; mais, par un mécontentement, il a quitté, et il est entré dans la maison du roi.

LA COMTESSE.

Est-il riche, Vicomte ?

LE VICOMTE.

Non, pas à présent ; mais d'un moment à l'autre il peut avoir quarante à cinquante mille livres de rente.

SCÈNE II.

La Comtesse, La Marquise, Le Vicomte, Le Baron, L'Abbé, Duval.

DUVAL, annonçant.

Monsieur l'abbé de Fond-Gras !

LA COMTESSE.

Ah, l'Abbé ! C'est délicieux ! Il ne se fait jamais attendre.

L'ABBÉ.

Il m'en coûte assez pour cela, mesdames ; je suis bien aise de vous le dire.

LA MARQUISE.

Comment donc, l'Abbé ?

L'ABBÉ.

Je viens de perdre quinze louis au whist ; et je n'ai pas voulu de revanche à cause de vous. Mais qui est-ce que vous attendez pour partir ?

LA COMTESSE.

La Vicomtesse.

L'ABBÉ.

Vous ne pourrez jamais vous promener ; les jours sont diminués, et vous avez quatre lieues à faire, et la montagne encore.

LE BARON.

Il n'y a que trois lieues, monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Comme vous voudrez ; mais comme on est toujours deux heures à les faire, j'appelle cela quatre lieues, et bonnes.

LA COMTESSE.

Ah, messieurs ! Ne disputons pas, je vous en prie. Dites nous plutôt s'il y a quelque chose de nouveau, l'Abbé.

L'ABBÉ.

Il y a... les mariages.

LA MARQUISE.

Nous les savons.

L'ABBÉ.

Et puis l'histoire de Versailles.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est ?

LA COMTESSE.

Dites donc ?

L'ABBÉ.

Elle est très singulière ; comment, est-ce que vous m'en avez pas entendu parler ?

LA MARQUISE.

Non, vraiment.

LA COMTESSE.

Vous nous faites languir, l'Abbé ; vous êtes odieux !

L'ABBÉ.

Mais c'est que je ne sais pas si je pourrai bien vous la conter.

LA MARQUISE.

Oh, que oui !

L'ABBÉ.

C'est qu'il y a des choses.... Il faudrait.... Le Commandeur y était.

LE VICOMTE.

Il doit venir ici, le Commandeur.

L'ABBÉ.

Oh bien, il vous la contera mieux que moi.

LE VICOMTE.

J'entends quelqu'un ; je parie que c'est lui.

LA MARQUISE.

Et s'il ne vient pas, nous ne saurons pas l'histoire ?

SCÈNE III.

La Marquise, La Comtesse, Le Vicomte, Le Baron, L'Abbé, Le Commandeur, Duval.

DUVAL, annonçant.

Monsieur le commandeur de Cantac.

LA MARQUISE.

Ah, Commandeur, arrivez donc !

LA COMTESSE.

Nous vous attendons avec la plus grande impatience.

LE COMMANDEUR, saluant.

Mesdames...

L'ABBÉ.

Asseyez-vous : ces dames voudraient savoir l'histoire de Versailles.

LE COMMANDEUR.

C'est-à-dire, du chemin de Versailles.

L'ABBÉ.

Est-ce du chemin ?

LE COMMANDEUR.

Oui, j'y étais, j'ai tout vu ; ainsi personne ne peut, je crois, vous en mieux rendre compte que moi.

LA COMTESSE.

C'est agréable de savoir comme cela de la première main.

LE COMMANDEUR.

Je vous dis, j'ai tout vu.

LA MARQUISE.

Eh bien, commencez donc.

LE COMMANDEUR.

Vous pourrez conter cela d'après moi, comme si vous y aviez été.

LA COMTESSE.

Oui, oui.

LE COMMANDEUR.

Madame, c'était sur les une heure : non, non, j'avais dîné à Versailles, et je revenais... Attendez, je me trompe ; c'était en allant... Quelle heure était-il?

LA MARQUISE.

Que fait l'heure ?

LE COMMANDEUR.

Cela est essentiel.

LA COMTESSE.

Dites seulement si c'était le matin ou l'après-dînée.

LE COMMANDEUR.

C'était de jour; mais pour l'heure... Cela ne fait rien.

LA MARQUISE, à part.

Il me fait mourir.

LE COMMANDEUR.

Après avoir passé le pont de Sèvres.....

LA MARQUISE.

De Sèvres, allons.

LE COMMANDEUR.

De Sèvres ? Oui, oui, vous suivez le chemin. Il y a un endroit où il y a un.....

L'ABBÉ.

Un fond ?

LE COMMANDEUR.

Non, non.

LE VICOMTE.

Une hauteur ?

LE COMMANDEUR.

Non, mon , un.....

LA BARON.

Un village ?

LE COMMANDEUR.

Non pas un village, un... Comment diable est-ce que je vous dirais bien ? Un... Cela ne fait rien ; c'est sur le chemin toujours.

LA COMTESSE.

Eh bien ?

LE COMMANDEUR.

Ne vous inquiétez pas, vous ne perdrez pas un mot de l'histoire. Je vis arriver à droite une voiture ; c'était une chaise de poste. Attendez, non ; car il y avait quatre personnes dedans.

L'ABBÉ.

C'était donc une berline ?

LE COMMANDEUR.

Ah, oui ! Une berline. Il y avait dedans madame de... Comment appelez-vous une intendante..... -

LA MARQUISE.

Ah, Madame de Bérrouville ?

LE COMMANDEUR.

Non, non, ce n'est pas Madame de Bérrouville ; c'est une grande femme.

LA MARQUISE.

Madame de Roumont ?

LE COMMANDEUR.

Non, non, madame de, de..... Cela ne fait rien. Avec elle était son frère, un maître des requêtes, monsieur de..., un gros homme.

LA COMTESSE.

Ah, Desgraviers ?

LE COMMANDEUR.

Non, ce n'est pas cela ; c'est de, du....

L'ABBÉ.

Du Grandbac ?

LE COMMANDEUR.

Non, ce nom-là ne me revient jamais. Au.... du... des... cela ne fait rien. L'abbé de chose était à côté de madame de... L'abbé, c'est celui que nous connaissons tous, qui soupa l'autre jour chez madame de.... Eh, l'abbé....

LE VICOMTE.

De la Veinière ?

LE COMMANDEUR.

Non, l'abbé, l'abbé... Un gros visage.

LA BARON.

L'abbé Despins ?

LE COMMANDEUR.

Non, l'abbé.... Cela ne fait rien. Vis-à-vis de lui était le Marquis de... Eh, vous savez bien qui je veux dire, qui a eu un régiment il y a trois ans.

LE VICOMTE.

Un régiment d'infanterie ?

LE COMMANDEUR.

Non, de cavalerie ; le régiment... Un régiment bleu.

LA BARON.

Mais ils le sont tous à présent.

LE COMMANDEUR.

Oui ; mais c'est le régiment de....

LE VICOMTE.

Il n'y a qu'à prendre l'État militaire.

LE COMMANDEUR.

Non, non, je vous le dirai ; le régiment... Cela ne fait rien. Vous connaissez à présent les quatre personnes de la voiture ; comme ils allaient tourner pour aller du côté de...

LA MARQUISE.

De Versailles ?

LE COMMANDEUR.

Non, non.

LA COMTESSE.

C'est donc du côté de Paris ?

LE COMMANDEUR.

Non, non, pour suivre le grand chemin... Il est arrivé tout d'un coup une chaise de poste qui... Je ne me trompe pas, c'est une chaise, oui. La chaise s'est arrêtée ; il en est sorti... Ils étaient deux ; c'était une diligence.

LA MARQUISE.

Dites donc qui en est sorti.

LE COMMANDEUR.

Monsieur de la... de la... un conseiller ; non, un président, MONSIEUR de la....

L'ABBÉ.

Monsieur de la Ferville ?

LE COMMANDEUR.

Non pas, non. Monsieur de la....

LA COMTESSE.

Le président de Grandcour ?

LE COMMANDEUR.

Non, ce n'est pas Grandcour. Le président.... Cela ne fait rien. Le président s'est jeté... Attendez, je crois que son nom me revient.

LA MARQUISE.

Dites, dites où il s'est jeté.

LE COMMANDEUR.

Tout-à-l'heure.

Il tire sa montre.

Comment diable ! Il est cinq heures et demie, et l'opéra nouveau que je veux voir !

Il s'en va.

LA MARQUISE.

Mais, Commandeur...

LE COMMANDEUR, revenant.

Ah çà, ne me citez pas, parce qu'on n'est pas bien aise dans ces cas-là...

Il s'en va.

LA COMTESSE.

Nous voilà bien instruits.

L'ABBÉ.

Je vous conterai ce que je sais en chemin.

LE VICOMTE.

Oui, oui, partons. La Vicomtesse viendra comme elle voudra ; peut-être point.

LA COMTESSE.

Sonnez un peu, l'Abbé.

Il sonne.

DUVAL.

Que veut Madame ?

LA COMTESSE.

Les chevaux.

DUVAL.

Ils sont tout prêts il y a une heure.

LA COMTESSE.

Allons-nous-en, Marquise.

Ils sortent tous.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillissés ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].